

Chateaubriand et ses possibles

M Jean-Luc Steinmetz

Citer ce document / Cite this document :

Steinmetz Jean-Luc. Chateaubriand et ses possibles. In: Annales de Bretagne. Tome 75, numéro 3, 1968. Colloque Chateaubriand. pp. 649-665;

doi : <https://doi.org/10.3406/abpo.1968.2493>

https://www.persee.fr/doc/abpo_0003-391x_1968_num_75_3_2493

Fichier pdf généré le 03/04/2018

CHATEAUBRIAND ET SES POSSIBLES

Communication de M. Jean-Luc STEINMETZ
(Rennes. — Lettres)

La méthode que nous proposons d'appliquer pour cette étude veut délibérément se situer dans les sources vives de l'œuvre, c'est-à-dire la pratique littéraire. Refusant toute approche, elle serait bien plutôt insertion dans le texte, n'existant et ne se développant que par lui. Elle pourrait s'apparenter à une sorte de thématique grammaticale dont nous ne livrons ici qu'un chaînon — la suite des recherches restant ouverte non point à l'infini, mais selon le fini de l'œuvre. La lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* nous a en effet révélé une utilisation des plus fréquentes et surtout des plus significatives du conditionnel, dans son expression de l'irréel du passé. Cette valeur de l'irréel manifeste plus que toute autre le regret, le souhait renvoyé à son impossibilité antérieure. Les figures de style, l'emploi des temps constituent de puissants révélateurs et nous ne pensons pas devoir encourir le reproche de « psychologisme abusif » si, à partir d'eux, nous essayons pour une faible part de trouver la trame d'un esprit qui, projectivement, est avant tout un texte. Une lecture ainsi orientée démasquera un Chateaubriand tel qu'il se rêvait. Les nombreux rectificatifs qui interviennent au cours de sa biographie où les années font figure de « fidèles secrétaires » tracent à côté du personnage que reconnaît l'histoire un être plus subtil auquel chaque élément du passé offrait possibilité de vivre et qui, par l'effet de conjonctures neutralisantes, n'a pu venir au jour. Ce double de Chateaubriand qu'il inscrit avec l'amertume d'un impossible reconnu se surimpressionne devant tel ou tel épisode ; il finit par former une autre existence, une biographie rêvée, la perpétuelle transformation à laquelle nous incite le recensement de nos jours. Il est bien naturel, dès lors, que l'emploi du conditionnel figure plus souvent dans les dernières parties de l'ouvrage, signalant ainsi une progressivité et une accélération du regret.

Au début se trouvait la mort.

Curieusement — mais pour qui connaît *René* la surprise est désarmorcée — la naissance de Chateaubriand, comme celle

de l'*Enfant maudit* d'H. de Balzac, est environnée par la mort. Elle est une victoire, à court terme, peut-être (le mémorialiste aimerait qu'on le supposât) sur la mort qui convulse l'océan. « Que ne me laissait-on mourir (1) ? » Le souhait ici proféré participe à cette lassitude qu'imposeront de plus en plus les années et leurs chagrins.

Le nombre de fois où Chateaubriand envisage la possibilité de sa fin, se plaît à en conter les circonstances, suppute « sa future fumée » nous montre en lui l'étonnement soit triomphant, soit accablé d'avoir pu se soustraire à tant de traverses. Evoquant le suicide qu'il tenta dans son adolescence, il nous dit : « Si je m'étais tué, tout ce que j'ai été s'ensevelissait avec moi... J'aurai grossi la foule des infortunés sans nom » (2). La comparaison avec son sort actuel, le peu dont dépend notre survivance, le sursis que nous accorde la Providence, autant de réflexions qui s'imposent à lui et qui inscrivent perpétuellement à côté du cadet de Bretagne situé à l'intersection de deux siècles, de deux régimes, de deux façons de vivre, l'écorché qui ne serait point réchappé des périls d'une telle « saison en enfer ». Que n'aurait-il donné après tout pour cette mort couronnée par la jeunesse, alors qu'on peut le suivre « à la trace de son sang » jusqu'à l'aube du 16 novembre 1841.

C'est encore une mort possible à laquelle il nous convie, selon une substitution assez surprenante, quand il apprend l'assassinat de son camarade de collège Saint-Riveul, tué lors des premières insurrections de 1789. Un instant, il s'imagine ce qui serait advenu s'il avait connu un tel sort et nous le voyons consigner sa nécrologie. « Supposons ma chute au lieu de celle de Saint-Riveul ; on eût dit de moi... « un gentilhomme, nommé Chateaubriand, fut tué en se rendant à la Salle des Etats. » Ces deux mots auraient remplacé ma longue histoire. » (3) Il rêve ainsi, avec une véritable prédilection, à l'échange des destinées, à une intercommunication des vies humaines. Une fois encore l'attire cette image obsessionnelle de l'adolescent fauché en sa fleur (jeune Marcellus de Virgile) qu'il faut peut-être mettre en parallèle avec une image névrotique du suicide. La fin de son frère en 1822 le fait songer à sa propre fin. Il imagine une mort commune par laquelle il aurait rejoint presque physiologiquement celui qui le précéda « dans les lombes de sa mère ». « Mon sang, mêlé à son sang dans le vase révolutionnaire, aurait eu la même saveur... » (4).

(1) P. 19, I. Toutes nos références seront empruntées aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. de la Pléiade, 2 vol., 1957.

(2) P. 100, t. I.

(3) P. 165, t. I.

(4) P. 343, t. I.

Mais la dissolution des chairs sépare les corps les plus fraternels jusqu'à l'heure du Jugement. Là non plus, l'échange n'est point possible. L'autonomie des êtres a pour contrepartie la douloureuse distance qui fait du frère un étranger, pis, un éternel absent.

Le voyage en Amérique demeure le voyage par excellence, c'est-à-dire la trajectoire initiatique vers un pays de rêve où, sous le rêve, idole de l'insaisissable, se dissimule aussi la forme de la mort attentive. Lorsque, aux abords de la Virginie, Chateaubriand, par une journée torride, se baigne dans la mer, il est brusquement entraîné loin du navire et menacé par des requins. Il s'en faut de peu qu'on ne puisse le sauver. « ... si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres (5). » La notation est évidemment ironique. On y lit aisément cette sorte de bravade dont il use fréquemment quand il parle de la mort. Cette présence dont il sent la hantise à toute heure lui est devenue si familière qu'elle constitue partie intégrante de sa vie.

Une autre sorte d'inquiétude naît en lui lorsqu'il relate la chute qu'il risqua de faire dans les cataractes du Niagara. Autant d'images négatives qui se superposent et, par un certain artifice propre à Chateaubriand, nous aident à mieux mesurer la Providence à laquelle nous devons son salut.

Sa jeunesse, semée de traquenards, est vue dans les *Mémoires* comme le lieu d'élection de tous les périls ; il était miracle d'en réchapper. Réceptacles d'un corps souffrant, l'Océan Atlantique, le Niagara qu'entourent les forêts du nouveau monde. « En quittant la vie au milieu des bois canadiens, mon âme aurait-elle porté au tribunal suprême les sacrifices... des pères Joques et Lallemand ou des jours vides et de misérables chimères (6). » Chateaubriand substitue ici l'élan du missionnaire (tel qu'il nous le dépeignait dans le *Génie du Christianisme*) aux aspirations plus confuses du rêveur. Le dernier instant contraint à estimer la valeur morale d'une vie, et l'Enchanteur veut bien s'accuser de passivité contemplative, mettre en doute l'efficacité de ses actes.

Il faut composer sa mort comme l'on forme son existence. Les *Mémoires* nous montrent bien la fascination qu'exerce un tel souci, de sorte qu'il n'est pas possible de mal mourir, qu'on doit passer le pas à point nommé. Telle est bien l'intention reflétée par cette page écrite après la Révolution de Juillet :

(5) P. 216, t. I.

(6) P. 245, t. I.

« Si j'étais mort le 7 août de cette année, ces dernières paroles de mon discours à la Chambre des Pairs eussent été les dernières lignes de mon histoire ; ma catastrophe étant celle d'un passé de douze siècles aurait agrandi ma mémoire. Mon drame eût magnifiquement fini (7). »

Toute une vie est repensée sous un éclairage théâtral. La biographie veut se confondre avec les grands moments historiques. Plus d'une fois Chateaubriand désire être l'incarnation du temps passé, celui de la royauté légitime. Quoiqu'il ne s'abuse guère sur les destinées de celle-ci et reconnaisse par ailleurs les valeurs positives de la Révolution.

Une autre mort moins salubre, mais pareillement décorative, vouée aux apparats funèbres et aux splendeurs de décomposition, est appelée par l'écrivain. Lorsqu'en 1832 le choléra se répand dans Paris, faisant de la capitale un somptueux charnier, les progrès de l'épidémie sont tels, la transformation qu'elle opère sur les gens et les choses si profonde, si tragiquement esthétique que le choléra devient pour lui l'image de la Mort qui n'a jamais cessé de planer sur le monde terrestre. Il retrace la généalogie du fléau. Non content d'étendre son enquête dans le passé, il se projette dans l'avenir, imaginant par un tour fantastique de son imagination, l'univers entier proie de la contagion. « Si tous les hommes atteints d'une contagion générale venaient à mourir. qu'arriverait-il ? Rien : la terre, dépeuplée, continuerait sa route solitaire... (8) » Ce vœu de destruction totale, d'effacement de l'espèce humaine paraît bien correspondre ici au désir sénile de l'anéantissement universel concordant avec le sien (comme Sardanapale rêvant de nier l'univers et sa vie, en les vouant au même incendie). Mourir de cette mort indienne n'était-ce pas de plus rejoindre au seuil des ombres l'objet de ses haines et de sa fascination, Napoléon ? « Je n'aurais pas été trop fâché de m'en aller emporté sous le bras de ce fils aîné de Vischnou dont le regard lointain tua Bonaparte sur son rocher... (9) »

Mort : image qui précède l'exercice vital.

Une vie recomposée.

Parallèlement à la vie qu'il connut, Chateaubriand reconstitue une autre existence. Mais elle n'est pas immédiatement

(7) P. 487, t. II.

(8) P. 537, t. II.

(9) *Ibid.*, (« fils aîné de Vischnou » autant dire la mort — et non point le choléra bien sûr). On voit à quel point le rapprochement tenté par Chateaubriand reste hasardeux.

lisible. Seuls, des fragments nous permettent de la définir. Encore sont-ils trop éparpillés, souvent brouillés par des contradictions internes. Ainsi, le goût de la renommée et l'attraction pour le « désert » se font concurrence. Nous présenterons donc plutôt les facettes d'un miroir reflétant le désir que la continuité même de ce désir, variable selon les occurrences.

A côté de sa vie tourmentée, Chateaubriand se plaît à se doter d'une existence plus calme. Évoquant les années de son enfance, il repense à la Vierge sous la protection de laquelle il avait été placé. Une prière lui vient à la bouche. « Du moins si cette pacifique *Etoile des Mers* avait pu calmer les troubles de ma vie (10) ! » Ce souhait d'une vie paisible, sans heurts, apparaît tout au long des *Mémoires*. Il marque des moments de lassitude, de déréliction et, la terre natale, Combourg, par delà les implications tumultueuses de la vie politique et sociale, désignent un havre perpétuel, comme un centre lointain où veille et repose à tout jamais l'enfance, dynamisée de loin en loin par l'apparition de la sylphide. Ce qui demeure là-bas dans un enfouissement propitiatoire, c'est un autre temps, non de la consommation des années, mais de leur stratification. « Heureux si ma vie s'était écoulée au pied de la croix de la mission, si mes cheveux n'eussent été blanchis que par le temps qui a couvert de mousse les branches de cette croix (11) ! » Il était normal que de pareilles réflexions mènent à la négation du voyage et de l'aventure. « Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature ; je m'aurais pu contenter de celles que m'offraient mon pays natal (12). » Malgré les malencontreuses, tant de vaines agitations, tant de déplacements à travers l'Europe, tant de périples, Chateaubriand garde en lui la très claire vision de ces landes bretonnes que hante René. Dans les derniers livres des *Mémoires* où les concordances avec les paysages du passé et ceux du présent se multiplient, le décor des premiers ans et de l'adolescence prend une place primordiale, comme s'il constituait vraiment la réserve originelle de toute image et rencontre à venir, comme s'il transformait chaque sensation nouvelle en un déjà-vu renvoyant à la richesse d'un autrefois détenant le sens de tout aujourd'hui.

Cette vie infiniment ouverte et que l'écrivain pense avoir mal remplie, contenait pourtant l'éventail des possibles. « En tout j'étais né avec des dispositions faciles (13). » « J'aurais

(10) P. 33-34, t. I.

(11) P. 68, t. I.

(12) P. 159, t. I.

(13) P. 70, t. I.

fait un bon officier de marine ou de génie (14). » Il songe que sa carrière littéraire à peu près « réussie » n'est pas son seul titre de gloire. Son voyage en Amérique, le signalement qu'il donna plus tard dans *l'Itinéraire* de la véritable situation des ports de Carthage auraient suffi à lui « faire un nom en géographie (15) ». D'autres projets, du reste, germent dans son esprit. Ne voudrait-il pas remonter le Gange, par exemple ? Celui qui découvrit un esprit nouveau fut précédé par celui qui désira « inventer » des terres inconnues.

La carrière politique de Chateaubriand est loin de le satisfaire. Que de fois dans les *Mémoires* il note à part lui les modifications qu'il aurait aimé y apporter. Il pèse sa conduite au trébuchet de sa conscience pour souvent se donner raison en accusant autrui d'incompréhension, de malveillance. Lorsqu'en 1824 il est destitué du portefeuille des Affaires Etrangères, il rassemble autour de lui l'opposition. « Après un renvoi, n'eussé-je pas mieux fait de me taire?... Sans doute avec du silence et de la modération (comme on disait) j'aurais été loué de la race en adoration perpétuelle du portefeuille... (16) » Mais, plus loin, il explique son attitude refusant toute compromission.

Chateaubriand nous présente une autre justification de sa conduite lorsque Louis-Philippe cherche à se l'attacher. Il adorne son refus d'un débat de conscience. « ... n'aurais-je pas pu me ranger au nombre de ces hommes, fils vertueux de la terre, qui servent le *pays* avant tout ? Malheureusement, je ne suis pas une créature du présent... (17) Il rappelle alors, à juste titre, Cicéron et se défie de la palinodie.

Ainsi, nous le voyons considérer diverses conduites possibles, mais ne pas regretter — si pénibles soient-elles — celles qui marquèrent sa vie politique. Une ligne droite, juste, sans moindre détour, tel est le tracé qu'il prétend avoir suivi.

Les paragraphes qui closent la rétrospective de sa carrière politique témoignent d'une profonde amertume. Le regret de n'avoir pu agir sur l'Histoire — au lieu de s'y être simplement inséré — crée en lui l'émotion de la nostalgie. « Si, lors de l'entreprise péninsulaire, je n'avais pas été jeté à l'écart par des hommes aveugles, le cours de nos destinées changeait ; la France reprenait ses frontières... la Restauration... aurait pu vivre longtemps (18). » Vivre, c'est aussi modeler d'autres existences que la sienne, agir sur les destins, imposer sa signa-

(14) P. 70, t. I.

(15) P. 620, t. II.

(16) P. 106, t. II.

(17) P. 462, t. II.

(18) P. 483, t. II.

ture aux événements comme aux livres. De là, cette comparaison fréquente entre le travail de l'écrivain et celui du politique ; mais si le premier ne dépend que de l'individu, l'autre dépend d'autrui, du consensus, et trop souvent l'action géniale que renferme un esprit ne peut être devinée par la foule. Il est certain que Chateaubriand dresse le constat d'un échec. Une partie de sa vie lui a définitivement échappé. Il la regarde avec l'impuissance du rêveur esquissant des gestes pour retenir une vision. Une page d'amplification oratoire compense par la pléthore des conditionnels ce qui définitivement n'est plus réalisable « ... puisque nous cherchons de nouveaux soleils, je me précipiterais au-devant de leur splendeur et n'attendrais plus le lever naturel de l'aurore (19) ».

Il ne saurait s'agir d'un renoncement total. L'empressement à intervenir dans les grandes affaires humaines persiste chez celui qui dut se contenter d'une plume pour agiter « l'encrier » des nations. Une deuxième fois, Chateaubriand crut son heure venue. « J'aurais porté aux Bourbons, s'ils m'avaient appelé, la popularité dont je jouissais au double titre d'écrivain et d'homme d'Etat (20). » De nouveau, il accusera les destins contraires, les mesquineries humaines, les bassesses auxquelles il faut se plier pour occuper les places importantes d'où seule une action d'envergure se répand. « Mais pour arriver là, qu'aurait-il fallu faire ? ce que l'esprit le plus commun eût fait : caresser la cour de Prague, vaincre les antipathies... (21) Eternelle justification qui n'est peut-être pas la bonne raison. Il s'en fallait que Chateaubriand fût le *fiat lux* d'une ère nouvelle. Sans doute rêve-t-il à ce qui aurait eu lieu avec d'autant plus d'obstination et de fantaisie que rien ne se produisit. La beauté d'un avenir qui ne vit pas son éclosion trouve sa mesure dans la négation même que lui opposa la réalité. Longue est la vision qui nous montre dans un futur jamais atteint Henri V prenant la couronne, puis solennellement, la déposant.

« Quel beau jour que celui-là... (22) » Et l'Enchanteur sur son déclin improvise les mots que son élève supposé aurait prononcé devant le peuple français pour commenter son geste. Il serait malaisé de trouver des pages où l'imagination l'emporte davantage sur le réel.

Plus tard encore, lorsque Chateaubriand repasse à Vérone, il ne sait s'empêcher d'évoquer « ce que le monde aurait pu devenir, si (cette) carrière n'avait été interrompue par une

(19) P. 484, t. II.

(20) P. 750, t. II.

(21) P. 751, t. II.

(22) P. 751, t. II.

misérable jalousie... (23) ». Le recensement de l'impossible se poursuit parallèlement à celui des morts, ces acteurs du Congrès pour la plupart défunts désormais. Que penser de ce catalogue des grands du temps passé ? Chateaubriand, parce qu'il fut impuissant à mettre sa griffe sur le monde, se rassure en mentionnant leur effacement.

Ainsi, les récits d'un échec admettent-ils concurremment la notation d'une réussite éventuelle qui devait s'inscrire dans l'ordre historique. Aveu d'une résignation, l'irréel du passé affirme — avec toute la pudeur que lui impose une condition préalable — une réalité, celle du rêve, qu'il tente de récupérer à tout prix.

Pygmalion et les fantômes.

Quand Chateaubriand évoque ses amours, sous le jour de la réminiscence, il use du même procédé cherchant à ressaisir un charme disparu. Car, en redoublant le projet de Jean-Jacques Rousseau, ne voulut-il pas comme Apollinaire « *vitam impendere vero — et amori* ». Loin d'être uniquement un mémorialiste, il réaffirme son projet de « recomposer de la jeunesse (24) ». Secrétaire de ses années mortes, il est aussi le créateur de ses belles saisons. De là, l'expansion de certains souvenirs, leur transformation (qui ne vient pas d'une mauvaise foi, qui est bel et bien la seule vérité admissible aux yeux du songeur).

C'est encore pour marquer sa singularité qu'il nous parle de ses premières tentations amoureuses. Être hors du commun — ce dont il souffre et s'honore — il nous apprend que s'il avait fait ce que font les autres hommes, il (j') aurait bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion... (25) Une telle remarque laisse clairement présager son érotisme onirique. Les temps réels lui sont moins chers que les heures de l'imaginaire. Et les moments du plaisir trouvent leur seule fixation en même temps que leur seule prolongation dans l'écriture.

Les deux Floridiennes, filles peintes, marquent de leurs « idoles » ce désir d'imposer au sein des *Mémoires* une permanence à ce qui ne fut que passage. « Voilà comme tout avorte dans mon histoire, comme il ne reste rien que des images de ce qui a passé si vite (26). » Guère plus loin, ce souvenir provoque la nécessaire fixation. Chateaubriand, quit-

(23) P. 766, t. II.

(24) P. 157, t. II.

(25) P. 92, t. I.

(26) P. 265, t. I.

tant la fluence de sa vie, la fige dans un instant parfait qui aurait pu durer toute une existence. « N'aurais-je pas été bien là avec la *triste*, supposée fidèle, rêvant assis à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux... (27) » Un tableau se forme avec les quelques éléments fournis par la mémoire. Il en est tant, multipliés dans l'œuvre, sous forme de poèmes en prose où l'instant s'éternise sous l'emprise du désir. Et ces icônes, par tout un système réflecteur, se réverbèrent en d'autres points du livre, les illuminant alors d'une clarté inattendue. Telle cette allusion à l'une des Floridiennes, résonnant au déclin des *Mémoires*, comme un écho soudain plus vibrant que la voix qui le fit naître. « Je n'ose calculer l'âge qu'aurait à présent ma volage *fille peinte* ; que cueillerais-je aujourd'hui sur son front (28) ? »

Le même besoin d'arrêter la course des choses apparaît lorsque est évoquée Charlotte Ives — et la même célébration d'une vie retirée, toute entière rassemblée autour d'un ardent amour. « Si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir : il ne manque à l'amour que la durée... (29) » Amour, durée se contredisent et c'est leur impossible conjonction que souhaitent tant de rêveries, quitte à dire et redire ce qui ne peut être, en faisant ainsi par une admirable poésis surgir au milieu d'un autre monde — purement littéraire — ce que le monde quotidien refusa. L'idée de tout abandonner pour un unique amour, inspiré par Charlotte Ives, hante Chateaubrian¹. Il nous trace en quelques lignes le résumé de cette vie de sagesse et de tendresse qui l'attendait, quelque part, dans un comté de Grande-Bretagne : « ... je serais devenu un *gentleman* chasseur : pas une seule ligne ne serait tombée de ma plume. Mon pays aurait-il beaucoup perdu à ma disparition ?... Je n'aurais pas eu chaque matin à pallier des fautes, à combattre des erreurs (30). »

On lit couramment dans les *Mémoires* ces remarques désabusées où l'existence vécue (ce qui n'est pas un pléonasme) semble être remise en cause parce qu'elle n'atteignit pas au but qu'elle se fixait. Une femme promettait le havre de repos, alors qu'il n'y eut que fuite, précipitations illusives laissant une « trace de sang », traverses, erreurs, jalousies. Une simplicité attendait l'auteur de *René*. Il lui fut interdit de mieux la connaître. Une responsable existe de ce beau destin refusé,

(27) P. 267, t. I.

(28) P. 720, t. II.

(29) P. 369, t. I.

(30) P. 370-371, t. I.

Mme de Chateaubriand en personne pour laquelle le mémorialiste n'a guère d'indulgence. Combien de fois se plaît-il à recommencer son existence en l'éliminant. Étrange page entre autres que celle où il s'interroge sur sa vie, si elle avait été indépendante. Il reconnaît qu'« il aurait sans doute eu plus de loisir et de repos ; qu'il aurait été mieux accueilli de certaines sociétés et de certaines grandeurs de la terre... (31) » Mais aurait-il continué d'écrire ? Se fût-il tenu éloigné de honteux plaisirs comme ceux auxquels s'adonna Byron ? Chateaubriand, juge et partie, se maintient dans un juste équilibre sans désapprouver sa femme. Il n'en va pas de même à la fin de sa vie, quand il pose, sans vergogne, en termes des plus amers, le problème de la contrainte conjugale. « Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté ; eh bien ! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se boudier, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avalier la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux (32). » La naissance d'un enfant aurait sans doute apporté une solution partielle aux continuel différénds qui opposèrent ce couple « orphelin ». On ne voit guère l'affection que Chateaubriand porte aux enfants. En ce sens, il rappelle le Montaigne des *Essais*. C'est toutefois une réflexion de ce même Montaigne dans son *Journal de Voyage* qui le fera s'imaginer une postérité. Mais cet impossible vœu sera comme par hasard exprimé dans son propre journal de route. Ce rêve n'est-il pas un pur et simple décalque de Montaigne, l'occasion une fois de plus de glisser une allusion littéraire. « ... *Leonora Montana, filia unica* ; je n'ai jamais désiré me survivre : mais pourtant une fille, et qui porterait le nom de Léonore (33) ! » En outre, la pensée de cette fille (spirituelle plus que charnelle) nous renvoie à Milton, autre admiration de Chateaubriand puisqu'il traduisit le *Paradis perdu*. « Leonora, la Romaine, enchanta Milton (34) » écrit-il quelques pages plus loin, toujours séduit par les assonances de ce prénom pour lui infiniment riche de signification.

Si Charlotte Ives pouvait le retenir en Angleterre, une seconde femme, Mme Récamier, exerça sur lui la plus vive influence. Compagne spirituelle, elle l'attirait et provoquait sa confiance. « Heureux si j'avais pu étendre ma vie entière sous ses pas comme un tapis de fleurs (35). » Dans cette nouvelle

(31) P. 289, t. I.

(32) P. 506, t. II.

(33) P. 233, t. II.

(34) P. 244, t. II.

(35) P. 196, t. II.

célébration du regret se lit une image désormais constante, obsessive que Chateaubriand projette à partir de lui-même : sa silhouette, son ombre d'être frôlant le bonheur, mais ne le retenant point et se sentant voué à cette perte, à cette dépense en pure perte, à l'effleurement, à la sensation vite refermée. D'où vient l'importance « vitale » accordée à la sylphide, femme rêvée, puis trouvée dans la réalité, puis perdue et ressaisie en rêve (que de rapports au fond avec le Nerval d'*Aurélia*) — la créature virtuelle demeurant seule en sa stabilité et dépêchant parfois sur la terre pour les yeux éblouis du voyageur quelques émanations de son spectre, fragiles incarnations. Près de Schaffouse, n'erre-t-il pas entre le rêve et le réel, dans les brumes de la chute du Rhin, lorsqu'il pense que va surgir au milieu de ses jours la figure imaginée. « Qui sait si... je n'aurais pas trouvé une vision plus belle, naguère errante à ses bords et qui m'eût consolé de toutes les ombres que j'avais perdues (36). » Mme Récamier incarne ici cette forme désirable qui n'existe vraiment que sous le halo du regret, dans le trouble d'une mémoire envoutée. « Il fut du bonheur sans moi aux rivages de Coppet (37) » est-il écrit par ailleurs.

La sylphide reste toujours celle qui oppose au contact de la réalité les vertus de l'illusion. Dans sa vie, Chateaubriand n'approchera aucune femme capable de contrebalancer l'influence du rêve. Toutes les amantes représentent une incarnation amoindrie du fantôme féminin. Le seul parallèle qu'il offre à son fantôme (comparaison des plus inattendues) est un personnage purement littéraire (il insiste sur son caractère recréé), la Zanze *selon les Muses* que Silvio Pellico nous présente dans *Mie Prigioni*. « Aucun personnage ne me plaît autant qu'elle, sans en excepter ma sylphide (38). » Qu'une telle figure l'ait retenu signale bien l'impossibilité où il désire se trouver pour communiquer son amour.

Un lieu de retrait pour l'ouverture aux choses.

Il est temps de quitter ces quelques femmes auprès desquelles un bonheur pouvait être trouvé et qui n'offrirent que des séquences de félicité. Là encore, les *Mémoires* rectifient le passé ou plutôt lui opposent, à côté de la dictée fidèle des événements anciens l'ouverture à l'impossible, selon cette propre dictée. Echecs politiques, regrets des « voix chères qui se

(36) P. 634, t. II.

(37) P. 183, t. II.

(38) P. 828, t. II.

sont tues », il fallait que Chateaubriand rêvât dans son œuvre le seul antidote à tant de douleurs, remède qui, du reste, ne lui fut point donné. C'est bien en effet le goût du retrait que nous lisons plus d'une fois dans son autobiographie. Il ne s'agit plus alors de la nostalgie qui dirigeait à nouveau vers les terres préservées de l'enfance. Plus efficacement, il appelle de ses vœux l'éloignement, la clôture monastique. Si la tentation se fait jour surtout vers la fin de sa vie, elle n'en transparaît pas moins dès le voyage aux Amériques. Égaré sur les rives hyperboréennes, il aurait vécu là-bas sans craindre le moindre contact avec les faussetés humaines. « ... mon nom serait demeuré ignoré, ou il ne s'y fût attaché qu'une de ces renommées paisibles, au-dessous de la gloire, dédaignées de l'envie et laissées au bonheur (39). » Les souhaits qu'inspirent le désir d'isolement et le dégoût de la vie active se précisent dans les derniers livres. Souvent, les villes italiennes offrent au rêveur l'asile demandé pour finir ses jours et ses *Mémoires* ; car, de plus en plus, écriture, existence se confondent au point que chaque journée représente des pages à écrire et à lire, et que la dépense physique innerve la vivacité du style. L'invocation à la mort, ces grandes danses Macabré qui obscurcissent les *Mémoires* composent la réaffirmation d'une fin possible qui ne vient pas encore ; elles indiquent la chance que les *Mémoires* ont de se poursuivre, malgré, autour d'eux, l'effondrement du monde et la disparition des êtres. « Resterai-je donc avec une telle obstination ici-bas... (40) se demande l'enchanteur. Son existence devient, dramatiquement, le lieu matriciel où s'inscrivent les morts des autres qu'il reproduit dans son œuvre — seul moyen de les sauver, de les régénérer.

Pour celui qui ne peut qu'attendre la mort compte plus que tout le lieu où l'accueillir. Il semble bien que l'Italie désigne à ses yeux la région où mourir ; au milieu de tant de ruines, la Dame à la falx doit errer en maîtresse. « Italiam, c'est mon éternel refrain (41). » Quand il va dans ce pays, c'est pour y chercher un autre lui-même, le double de sa personnalité, puisqu'il y a en lui « deux êtres distincts, et qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre (42) ». Paysage du repos, sieste, ruines à l'image d'un corps vieillissant, d'un univers fissuré. Par delà la beauté du site, la richesse de ses monuments, il rencontre les prémices du néant : le silence et l'ombre. « J'écoute le silence et je regarde passer mon ombre,

(39) P. 191, t. I.

(40) P. 67, t. II.

(41) P. 607, t. II.

(42) P. 149, t. II.

de portique en portique, le long des aqueducs éclairés par la lune (43). »

Le régime monastique le tente désormais (La cellule constitue l'endroit idéal pour recenser son histoire). Près de l'église de Santa-Croce, lorsqu'il entend le chant des religieux, il nous confie qu'« il aurait voulu être aussi sous un froc, chantant parmi ces débris (44) ». Poésies des ruines, harmonies religieuses s'unissent pour donner une leçon d'humilité au vieil ambassadeur. Entre l'écrivain et le moine se dessine une mesure commune, un réseau d'affinités. Au sein du calme, l'écriture se trace, la prière s'élève. A Saint-Onuphre, Chateaubriand s'est déjà arrangé « un réduit joignant la chambre où le Tasse expira (45) ». L'éloignement des hommes permet de mieux méditer sur leur condition. Ce « penchant pour le cloître » représente bien l'un des possibles de la vie de Chateaubriand qui s'épanouira dans son dernier livre, *la Vie de Rancé*. Plus l'homme poursuit sa route, plus il voudrait la tenir à l'abri des rencontres humaines, comme s'il avait rempli son contrat de vivre et souhaitait désormais repasser son existence au crible de sa mémoire.

Chateaubriand franciscain. Cette image se fixe un instant sur la trame des *Mémoires*. « ... Mon heure étant venue, c'est à la Portioncule, sous la protection de mon patron appelé *François*, parce qu'il parlait français, que j'irais demander une solitude (46). » Le monastère de Saint-Michel-de-Murano suscitera en lui le même vœu. « Donnez-moi là, je vous prie, une cellule pour achever mes *Mémoires* (47). » Assez étrangement, ce n'est point tant l'appel de la religion que la nécessité de composer la suite de son œuvre qui l'incite à quêter ce repos préfigurant celui de l'éternité. Sous une voûte de silence, dans un décor où les fleurs, les ruines, la mer échangent leurs couleurs, il désire reconquérir sa vie, évoquer les tumultes célèbres. Sainteté du religieux. Ascétisme de l'écrivain. Ne veut-il pas incarner un tel rapport, lui qui note à propos du Tasse : « Le génie est un Christ. » Il faut achever de dire ce qui est à dire, de témoigner pour une époque révolue. Comme le Dante des *Proscrits* d'H. de Balzac, ne s'agit-il pas dès lors de demander des mots au silence et, à l'indépendance, l'entière liberté du temps qui lui reste sur la terre. « Si j'eusse été libre et seul,

(43) P. 285, t. II.

(44) P. 324, t. II.

(45) P. 366, t. II.

(46) P. 369, t. II.

A propos de *la Vie de Rancé*, cf. notre article de *l'Ouest littéraire*, 1969, « Pointe de feu ».

(47) P. 786, t. II.

j'aurais demandé aux moines quelques trous dans leurs murailles pour y achever mes *Mémoires* auprès d'une chouette ; puis je serais allé finir mes jours sans rien faire sous le beau soleil fainéant de Naples ou de Palerme (48). » D'une façon peu réaliste pour un homme possédé par le désir d'écrire, il envisage un premier achèvement possible de sa vie : la mise au point de son travail de mémorialiste qui lui laisserait ensuite on ne sait quel répit pour une jouissance toute sensuelle, d'où le tracé quotidien des lignes, l'inspiration, seraient définitivement exclus. Venise, dont il dénonce l'un des premiers le secret pourrissement, aurait aussi convenu à sa retraite studieuse durant laquelle il convient de rattraper le temps perdu. « Que ne puis-je m'enfermer dans cette ville en harmonie avec ma destinée... Que ne puis-je achever mes *Mémoires* à la lueur du soleil qui tombe sur ces pages (49). » Mais nous savons que ces lueurs ne furent point celles d'un soleil méridional déclinant, mais d'une aube parisienne comme Baudelaire en chanta. L'arc du désir n'atteint que le rêve. « Le nom de l'arc est vie, son œuvre, mort », disait Héraclite. A partir d'un certain moment, Chateaubriand n'est plus dans la vie, il la continue presque malgré lui, au fil de sa plume mémorisatrice. Le voyageur est pris dans les premiers cercles de la marche du Juif errant. « ... à force de passer les rivières, je trouverai enfin mon dernier rivage (50). » Or, ce dernier rivage aurait dû être le premier, le littoral de Saint-Malo où peu s'en fallut qu'il mourût en naissant. On comprend que, sentant mieux que tout autre au fond de lui les germes de la mort, il l'invoque si souvent, la devine derrière chaque saison, subtile accompagnatrice ou ordonnatrice des mouvements humains. « La mort est belle, elle est notre amie : néanmoins, nous ne la reconnaissons pas, parce qu'elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante (51). »

Deux propositions pour un légendaire.

Deux légendes inscrites dans l'œuvre nous feront achever cette course dans l'irréel révélatrice d'un homme de désir. Celle de la jeunesse d'abord. Affaibli, mais pénétré encore par une force spirituelle qui le consume, le vieux René voudrait troquer, comme un nouveau docteur Faust, sa gloire pour la jeunesse d'un petit étudiant allemand qu'il voit à Altorf. « ... avec

(48) P. 604, t. II.

(49) P. 772, t. II.

(50) P. 839, t. II.

(51) P. 62, t. I.

quel plaisir je prendrais son bâton, sa blouse grise, sa barbe blonde (52). » De là naît une rêverie où il se voit se promenant près des glaciers, parlant à sa maîtresse, rêvant « creusement la liberté germanique ». Echange de tous le plus impossible, mais qui nous montre son adolescence de cœur, sa jouvence intérieure. Cette métamorphose désirée — assez proche de la *Confession délirante* (52 bis) — avoue (passées certaines crises de dégoût) le désir d'un total retournement de sa vie, d'un retour à l'origine qui bifferait à tout jamais les erreurs, les humiliations de l'âge mûr. Car, il ne suffit pas de naître ! il faut nier la marque originelle qu'impose la naissance. Cadet de Bretagne, c'était trop encore. Chateaubriand recompose sa naissance en refusant toute hérédité, en se purifiant de toute antériorité par une véritable création *ex calamo*. Il envie, à un certain moment, les orphelins délaissés. « Ah ! si j'avais été comme eux dans les bras de Saint-Vincent de Paul, né d'une faiblesse, obscur et inconnu comme elle, je serais aujourd'hui quelque ouvrier sans nom, n'ayant rien eu à démêler avec les hommes, ne sachant ni pourquoi ni comment j'étais venu à la vie, ni comment ni pourquoi j'en dois sortir (53). » Le génie même est conçu comme une sorte de mal dont il est affligé. Ce génie, qui trouve son exercice dans le malheur et apporte le malheur, l'aura empêché de profiter des moindres instants de félicité. Sa vie, emportée par une frénésie de l'intelligence, ne fut jamais placée sous le signe du repos auquel il aspirait tant — bien que, parallèlement, il soit attiré par la gloire, souffleuse de mauvais conseils. « Plus semblable au reste des hommes, j'eusse été plus heureux : celui qui, sans m'ôter l'esprit, fût parvenu à tuer mon talent, m'aurait traité en ami (54). »

La deuxième légende que Chateaubriand inscrit à son compte n'est pas sans gloire, non d'ailleurs qu'il l'ait inventée de toutes pièces ; car il nous précise que l'imaginent ainsi certains étrangers atteints par sa lointaine renommée. Cette rêverie, déformation par l'esprit d'autrui de certains éléments constitutifs de sa vie à une époque déterminée, Chateaubriand l'assimile, la rend sienne avec d'autant plus de facilité qu'elle lui semble situer toute son existence sous un jour féérique. L'imagination populaire a fixé ainsi le paysage le mieux en accord avec une certaine image que l'on se fait de lui, qu'il contribue du reste à rendre véritable. Un cadre idéal se

(52) P. 582, t. II.

(52 bis) Cf. dans la *Confession délirante*, un tel passage : « La jeunesse embellit tout jusqu'au malheur », p. 1137, t. II.

(53) P. 621, t. II.

(54) P. 74, t. I.

dessine, tel que ses livres le laissent présager. Création à partir de sa création, la « fantaisie que voici » (pour paraphraser Montaigne) comble l'esprit du rêveur en instaurant autour de lui une magie prégnante, un ensorcellement :

« On racontait à Vienne il y a deux ou trois lustres que je vivais tout seul dans une certaine vallée appelée la Vallée-aux-Loups. Ma maison était bâtie dans une île : lorsqu'on voulait me voir, il fallait sonner du cor au bord opposé de la rivière (la rivière à Chatenay). Alors je regardais par un trou : si la compagnie me plaisait (chose qui n'arrivait guère), je venais moi-même la chercher dans un petit bateau ; sinon, non. Le soir, je tirais mon canot à terre, et l'on n'entrait point dans mon île. Au fait, j'aurais dû vivre ainsi (55). » Image d'Epinal où se trouvent concentrés l'aspiration à la gloire et les souhaits de vie érémitique. Éléments d'une légende qui dépouillent l'homme de son historicité pour en faire une puissance qu'il faut appeler avec le cor d'Oberon et qui nous introduit dans son domaine insolite en venant nous passer sur une barque, comme le Roi Pêcheur, à tout jamais blessé, le Mehaigné des romans bretons.

Mémoires et signification.

Une réflexion sur les *Mémoires* se double inévitablement d'une réflexion sur la mémoire. Quel est donc ce produit littéraire par lequel, sans biais aucun, sinon quelques précautions sommaires de préface, un auteur se livre à nous, nous proposant dès lors de nous effacer pour mieux le connaître jusqu'à nous rendre lui ? Car tel est bien le fin mot de ce genre où la lecture que nous faisons devient immanquablement notre écriture ; où, nous dépouillant peu à peu de notre caractère propre, nous nous glissons par mimétisme dans une autre personnalité. Chaque mot des *Mémoires* renvoie à du vécu. Ils ne peuvent donc être lus comme un roman ni un poème. Leur système suppose un référent précis, une adéquation à la vie. Ils ne constituent pas leur vraisemblable comme le genre romanesque. Ils décalquent le vrai en l'innovant par des mots parallèlement à la trame de ce qu'il fut.

Si lire *Adolphe*, ce n'est pas devenir Adolphe, parce que nous savons pertinemment qu'Adolphe n'exista pas (quelles que soient ses affinités avec B. Constant), lire les *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est être absolument Chateaubriand dans la mesure où l'écrivain parle en son nom — sans personnes interposées — et sur lui-même. Le *je* des *Mémoires* est un nous-même se

(55) P. 738, t. II.

percevant comme radicalement différent de nous. Il est le vol, la subtilisation, le rapt de notre vie au profit d'une autre vie s'imposant comme réellement vécue, authentifiée par l'histoire et prenant parole, alors que nous la lisons, avec la force d'une évidence qui instaure la *différence*, l'*alter ego*, à la fois l'autre et le même, l'autre qui a besoin de moi pour naître et, dès lors, me congédie sitôt que je le promeus à l'existence.

Mais ce *je* se trouve déterminé par les temps (temps du passé, présent historique souvent connoté par une date « aujourd'hui le... », etc.). De sorte que lire tous *Mémoires* consiste à réapprendre l'un de ses passés, à se donner une antériorité que nous ne nous connaissions pas (mais le passé ne serait-il pas interchangeable dans la mesure où il est fabulation), à « recomposer de la jeunesse ». Au moment où l'écrivain réfléchit son passé dans l'écriture, nous réfléchissons sa réflexion dans notre lecture. Une illusion se forme où nous ne sommes ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre (le décalage, le « jeu » se produisant entre nous et l'autre tendant à s'éliminer d'autant plus que le personnage n'est pas fictif). Dans les *Mémoires*, il n'y a pas « jeu », il n'y a qu'une solution. Les *Mémoires* ne créent pas du possible, ils enregistrent du définitif.

Aussi, étudier les possibles dans les *Mémoires* était-ce faire rentrer le décalage, le non-déterminé et dénoter selon une certaine systématique tous les passages où l'autobiographique ouvrait sur un romanesque à-venir parce que, non délimité par le vécu, il courait la chance d'être désorienté d'instant en instant par le magnétisme du fictif, du rêvé (56).

(56) Ces dernières réflexions pourraient être préliminaires à une étude sur la typologie des *Mémoires*, étude qui reste à faire. Les travaux récents de T. Todorov sur le roman épistolaire dans son ouvrage *Littérature et Signification* (Larousse, 1967) donneraient une méthode structurale sans doute adaptable à une telle recherche. On les compléterait avec fruit en tenant compte des approches phénoménologiques du texte telles qu'elles nous sont présentées dans les ouvrages de G. Blin sur *Stendhal et les problèmes du roman* (J. Corti, 1954) et *Stendhal et les problèmes de la personnalité* (J. Corti).